



Richard Abibon

À propos de « L'épreuve »

Film de Erik Poppe

Avec Juliette Binoche et Nikolaj Coster-Waldau

Un petit groupe de femmes musulmanes récite la prière des morts autour d'une tombe encore ouverte. Une photographe occidentale, mais vêtue à la musulmane, shoote la scène. Nous reconnaissons Juliette Binoche, interprétant la journaliste Rebecca. Dans le trou, une femme. Soudain, elle ouvre les yeux, se dresse et remonte par une échelle. Soutenue par les autres femmes. Nous n'allons pas croire à une résurrection, et d'ailleurs personne ne s'étonne ni ne crie au miracle. Alors, quelle était donc cette mascarade ? Nous allons vite comprendre.

À l'intérieur d'un bâtiment proche, toujours entourées de ses compagnes de prière, la femme fait ses ablutions et reçoit la ceinture d'explosifs avant de passer ses vêtements par-dessus. La cérémonie était donc bien un enterrement anticipé, car sinon, autour de quel corps se recueillir ? La photographe est toujours là à presser son déclencheur, malgré l'émotion qui visiblement l'étreint. Elle insiste pour accompagner la martyre dans la camionnette qui l'emmène : « Juste quelques kilomètres ». On le lui accorde. Elle mitraille la pauvre femme de son objectif tout au long du trajet.

La camionnette est arrêtée par un poste de l'armée afghane. La journaliste comprend qu'il est temps pour elle de descendre. Un soldat la remarque et, du coup, s'intéresse de plus près au contenu de la voiture. En s'éloignant, la photographe ne cesse de se retourner pour prendre des clichés. À un moment, elle devine une lutte à l'arrière de la voiture, entre le soldat et la martyre. Elle comprend ce qui se passe et n'hésite plus à crier autour d'elle qu'il y a une bombe et qu'il faut que tout le monde s'éloigne.

Trop tard. Elle est jetée au sol par le souffle.

Plus tard, en Irlande, elle retrouve son mari et ses enfants. Elle a été blessée mais elle est en vie, convalescente. Son mari, qui est allée la chercher dans un hôpital de Dubaï, qui a été aux petits soins pour elle, lui fait une scène : il ne supporte plus de l'attendre ainsi depuis des années, avec le risque permanent d'être prévenu de sa mort

quelque part, car elle va toujours sur des territoires en guerre. Il plaide pour lui et pour leurs deux filles, surtout la plus grande, 13 ans, qui est en âge de se rendre compte les risques que prend sa mère. Il lui demande de partir.

Pour éviter la rupture, elle accepte de démissionner.

Mais sa grande fille, Steph, a un projet sur l'Afrique, avec l'école. Justement, le journal de sa mère lui propose d'aller photographier un camp de réfugiés au Kenya. On lui assure qu'il n'y aura aucun risque. Cette fois c'est Steph qui insiste pour se faire emmener là-bas. Après un premier refus, Rebecca accepte.

A priori pas de problème. Ce n'est qu'un camp de réfugiés. Et puis, au moment même de leur visite, un groupe de rebelles investit le camp, tirant sur tout ce qui bouge. Rebecca met Steph à l'abri dans la land rover éloignée de la croix rouge, puis remonte à contre courant le flot de la population fuyant les terroristes. Elle mitraille au Nikon les mitrailleurs et les cadavres.

Je ne vous raconterai pas la suite. Seulement la fin. Vous avez déjà compris la problématique du film : au-delà des questions d'actualité – où va le monde, pourquoi ces tueries ? – se profile une question structurale : que faisons-nous de nos enfants ? Choquée par le sort des enfants dans les pays en guerre, elle se donne avec passion à la mission de témoigner pour, dit-elle, pour que les gens avalent leur café de travers, le matin, en écoutant les infos. Du coup, elle ne cesse de laisser ses enfants et, lors du dernier épisode, elle va jusqu'à risquer la vie de la plus grande. Bien sûr, tout cela reste relatif à son confort d'occidentale vivant dans un pays en paix. Le risque n'est, à la base, pas le même. Alors, pourquoi l'avoir décuplé en agissant comme elle l'a fait au Kenya ? Concours de circonstances malheureux, accident, la disculpent certainement. Cependant...

Il y a quelque chose d'éminemment sympathique dans sa façon d'être avec sa grande fille. Elle ne cache rien des méchancetés du monde, elle répond clairement à ses questions, (oui, ce cadavre sur cette photo, il a été torturé des heures avant de mourir, oui cette fille, ils lui ont coupé les lèvres et les oreilles) elle la soutient dans sa recherche sur l'Afrique : sans aucun doute, tout cela est formateur. Jusqu'où ?

J'ai dit que je raconterai la fin. L'épisode Kenyan n'a pas été du goût du père, qui a viré sa femme du domicile conjugal. La voilà de nouveau en Afghanistan auprès des mêmes femmes occupées à la même cérémonie. Quand elle découvre la martyre, cette fois, Rebecca a un peu plus de mal à encaisser : c'est une enfant.

J'ai trouvé ce film exemplaire d'un grand mythe de l'humanité, celui des sacrifices humains. Ça commence avec Abraham qui a failli tuer Isaac. Ça continue avec Dieu qui crucifie son fils Jésus. Ça se prolonge avec les sacrifices humains des mayas, des aztèques et l'anthropophagie de quelques autres peuples amérindiens.

En filigrane de tout cela, je lis le mythe d'Œdipe. Rappelons qu'avant de coucher avec sa mère, le héros grec a tué son père. Les massacres dont je parle concernent plutôt les enfants ? Bien sûr : ce sont des épisodes différents de la lutte entre enfants et parents. Parfois les parents gagnent, parfois ce sont les enfants.

L'exemplarité de « l'Épreuve » tient en ceci : Erik Poppe nous montre le lien entre ces massacres du bout du monde qui nous indignent mais nous protègent : sous l'éloignement, nous ne voyons pas la proximité. J'ai reçu pourtant quelques mères d'adolescents partis faire le Jihad en Syrie. Nous savons qu'ils sont des milliers à partir d'occident pour aller se faire occire en orient, en un mouvement minoritaire et inverse du flot de réfugiés qu'ils contribuent à créer. Que me disaient ces mères ? Déssemparées, désespérées, elles ne comprenaient pas. L'une d'elle était même tout à fait catholique et

avait élevé ses enfants dans cette religion. Non seulement son fils était parti en Syrie, mais ses deux filles avaient pris le voile. Toutes ces mères m'ont raconté une enfance et une jeunesse faite de misère, de viols et de violences diverses. Malgré tout leur dévouement, il n'est pas possible qu'elles n'aient pas transmis quelque fragment de ce passé terrible.

La phrase de Jésus sur la croix : « Mon dieu, mon dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » résonne ici lourdement.

Je ne crois pas que l'idéologie religieuse y soit pour grand-chose. Il n'y a pas si longtemps, les terroristes étaient marxistes. La problématique était pourtant la même d'un point de vue structural : tuer des innocents au nom d'une « bonne » cause. Quoi de plus innocent que des enfants ? Quitte à les enrôler comme enfant soldats, autre modalité du même sacrifice. Dans l'antiquité, pour se prémunir de quelque colère divine, la sacrifiée devait être vierge. Ces particularités me donnent une indication : tuer la fille avant qu'elle n'ait eu de relation sexuelle, c'est une façon de la réserver à son usage personnel. Dans la religion musulmane, on connaît le soin jaloux des pères et des frères à préserver la chasteté des jeunes filles. J'ai entendu des pères dans cette mouvance : ils finissaient par reconnaître le caractère incestueux et irréprouvable de leur tendance. De nos jours, sur le devant de la scène médiatique, l'Islam exacerbe cela ; mais l'hindouisme fait de même et en occident, il n'y a pas si longtemps, nous en étions là aussi. Un dessin animé chinois contant l'histoire traditionnelle de Na Zha nous rappelle l'époque archaïque où les 4 dragons réclamaient le sacrifice des enfants (merci à Lila Hao de m'avoir signalé cette référence).

A trop vouloir protéger, on tue. Sous prétexte de protéger l'autre, la vierge, l'enfant, la pureté, et dans le prolongement l'idéologie, la nation, la religion, c'est soi-même que l'on veut garantir contre l'adversité. Le père et les frères car ils sont amoureux de la fille sans se l'avouer ; les mères car elles souhaitent préserver leur enfant-phallus. Quitte à étouffer sous cette oppression, les enfants en viennent à choisir de mourir, accomplissement du vœu secret de leur entourage. Quitte à entraîner dans la mort une foule d'innocents autour d'eux, accomplissant ainsi leur propre vœu de vengeance inconscient.

Nous n'en avons pas fini avec les sacrifices humains ! L'éloignement géographique et temporel nous aveugle sur la structure qui nous façonne. Nous savons tous que mettre au monde un enfant va provoquer une suite de nuits sans sommeil, de travaux infinis et de sentiments contradictoires. Sous l'amour pointera alors, dans quelques moments de découragement, l'archaïque tendance au meurtre, d'autant que nous savons qu'un jour, les enfants prendront notre place. Nous avons déjà eu quelque mal à la conquérir, cette place, et pris l'habitude de la défendre. Difficile de la céder, quel que soit le discours socialement convenu : « je fais tout ça pour mes enfants », voire la version : « je me sacrifie pour mes enfants », dans laquelle il est possible d'entendre l'inverse.

Difficile de trouver l'équilibre entre la haine qui découle de notre nécessaire narcissisme auto-protecteur et l'amour qui, sous des dehors doux, peut vite devenir dévorant. Pour ne pas être tout à fait pessimiste, je dirai pourtant que c'est possible, avec des hauts et des bas. Question d'écoute de l'autre... et de soi.

Jouant avec le feu, avec passion, Rebecca pointe son objectif sur cette misère humaine. N'est-ce pas la sienne propre qu'elle cherche à voir dans son téléobjectif ? Sous

ces plaies béantes, n'est-ce pas le portrait de la castration qu'elle cherche à tirer ? De l'assumer sans se cacher, ne transmet-elle pas finalement à ses deux filles la vigueur d'une vie qui compose avec « le côté obscur de la force » ?

02.09.2015